

Nu intérieur

BELINDA CANNONE

Nu intérieur

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.0803.8

© Éditions de l'Olivier, 2015.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Le cœur qu'on se suppose n'est pas
le cœur qu'on a.*

Diderot

I

Je vivais depuis dix ans avec une femme remarquable, l'Une – on me permettra, pour ne blesser personne, de ne pas livrer les noms véritables, mais celui -ci l'est presque puisque, dans le secret de notre intimité, je la nommais ainsi, la perfection de notre entente m'ayant semblé devoir clore la longue théorie de mes amoureuses : en l'Une se subsumaient toutes celles qui l'avaient précédée. Ma jeunesse avait été joyeuse, comme souvent elle l'a été pour une grande partie d'entre nous qui venons d'un temps d'émancipation où tous les possibles du cœur et d'Éros ont commencé à s'ouvrir. Même si parfois la névrose ou un résidu de moralisme contrarie encore les effets de cette promotion du désir, un grand vent de liberté s'est levé sur nos mœurs depuis les dernières décennies du siècle vingtième. Ainsi j'avais

été amoureux, j'avais fait l'amour, j'avais même deux fois goûté aux hommes pour ne pas mourir idiot (et j'avais conclu en faveur des femmes), j'avais souffert et j'avais joui, j'avais été léger et je m'étais engagé – je crois que j'étais un individu à peu près aussi épanoui qu'on peut l'être au début du xxi^e siècle.

On m'a souvent dit ardent. J'aime l'amour, j'aime les femmes. À cela rien d'étonnant. Outre qu'elles me paraissent infiniment aimables, et proches, le goût d'elles me vient de l'enfance : mon père en était amateur passionné. Or au fil des ans j'ai dû admettre que, sur certains points, je lui ressemblais plus que je ne l'avais d'abord cru – et voulu. Il était né en un temps où si l'on pratiquait parfois l'introspection, on n'avait pas encore acquis les réflexes psychanalytiques tels qu'ils s'expriment de nos jours (*ad nauseam* et sous des formules simplifiées, je dois dire), et il montrait une sorte de candeur à l'égard des mécanismes inconscients. Il m'aimait, à n'en pas douter, mais aimait plus encore sa vie vagabonde et négligeait l'effet qu'elle produisait sur un jeune esprit. Je ne l'aurais pas dit égoïste, car tout en ne s'intéressant qu'à lui, il s'intéressait faiblement à lui-même. Inconséquent aurait mieux convenu. Il

était beau, il était voluptueux, ses maîtresses étaient nombreuses. Je me rappelle distinctement sa déclaration en forme de boutade, un jour que quelqu'un (un commerçant, je crois) lui faisait une remarque qui s'achevait par « ce n'est pas bien » : Mon cher, après ma centième année, j'aurai tout le temps de réfléchir au bien et au mal.

C'est une affaire complexe que l'influence d'un père absent et joyeux. Absent, il le fut durant toute mon enfance, requis par son métier et par ses aventures. Ma mère, si elle en conçut du chagrin, eut la sagesse de ne pas le faire peser sur moi. Elle était tendre, heureusement, car lui, bâti sur le vieux modèle paternel, ne m'a jamais pris dans ses bras ou vraiment embrassé, et cette incapacité d'exprimer son affection m'a laissé pour toujours un regret. Mais enfin il me transmettait l'exemple d'une allégresse, d'un appétit de vivre qui ne se démentirent jamais. Homme de feu il fut, et de ce grand désir je me montrerais l'héritier assidu.

Aujourd'hui je sais qu'il avait pourtant le sentiment vif et douloureux de la finitude, et j'ai enfin pu attribuer son sens à ce dialogue – j'avais peut-être dix ans – où, sortant de chez le coiffeur qui s'occupait à domesti -

quer sa trop généreuse chevelure, il me demanda de bien le regarder. Quand je lui demandai pourquoi, il répondit Parce qu'ainsi, quand je serai vieux, tu te souviendras peut-être que j'avais été beau. Le souvenir est longtemps resté inerte, pure anecdote dont je ne conclusais rien mais qui gardait, dans le paysage de ma mémoire, un relief singulier. Il me semble que je l'ai comprise, c'est-à-dire que j'ai perçu sa signification profonde, vers quarante-huit ans. Alors que j'étais depuis toujours persuadé que vieillir me serait épargné, ou plutôt que le temps ne s'inscrirait pas dans mon corps, ou pas sérieusement – quelques rides, qu'était-ce ? –, croyance absurde soutenue par une santé florissante, un léger infarctus mit fin à ma dénégation. Si mon cœur se rétablit assez vite, j'acquis la conscience nouvelle que j'allais vieillir. Et mourir. Je ne crois pas que jusqu'alors j'avais ignoré mon statut de mortel – mon urgence à vivre se nourrissait de ce savoir obscur –, mais longtemps l'échéance était demeurée si lointaine qu'elle ne m'inquiétait guère. Or ça devenait sérieux.

Dans un premier temps, ma joie de vivre en fut ébranlée et j'entrai en tristesse. Je compris que le désir était une grâce, un miracle dont la mélancolie était

l'envers, aussi indissociablement liée à lui que le recto d'une feuille l'est au verso : le désir régnait sur mon existence tant que celle-ci était assez intense et chaude ; sitôt que l'idée de la mort s'imposa, la mélancolie vint le combattre. Certains matins je sentis qu'il n'était plus aussi naturel, et joyeux, de me lever. Cet appétit qui m'avait toujours tiré du lit, même quand rien d'agréable ou de particulier ne me souriait dans la journée à venir, cette envie de mordre un fruit et le jour tout ensemble chancelèrent quelquefois.

On s'accoutume à ce fléchissement de l'énergie vitale. On vit avec plus de parcimonie, d'inquiétude et de fatalisme, mais on vit. L'Une m'avait merveilleusement soutenu dans l'épreuve, avec cette intelligence de l'autre qui fait qu'on sait quand il faut l'aider, le plaindre, se montrer confiant ou respecter sa solitude. Comme elle enseignait trois jours par semaine dans une université suisse, nous avions l'habitude d'une grande indépendance et des nuits solitaires. Durant ma convalescence, afin de lui en épargner les inconvénients, nous fîmes chambre à part. Alors que j'avais tant aimé m'endormir et me réveiller auprès d'elle (cette expérience enivrante des débuts, quand chaque matin nous révèle dans un

éblouissement que l'être adoré repose à nos côtés), je trouvai de l'agrément à cet isolement nouveau. J'étais devenu un dormeur agité, bruyant, épisodique – or je désapprouvais le principe d'une promiscuité qui déprécie l'intimité et je savais la vertu d'une judicieuse distance. Je connais de grands amoureux qui n'ont jamais adopté la chambre commune, préférant se rejoindre dans un lit non par habitude mais par choix, et je peux croire que les rituels délicats dont ils accompagnent ces rencontres renouvellent et peut-être augmentent leur désir. Pourtant, j'ai conscience aujourd'hui que cette séparation nocturne de nos corps préluda à de plus grands bouleversements.

Quand je repense aux deux ou trois années qui précédèrent l'infarctus, je me souviens du tendre assoupissement de notre désir. À chacun de ses retours de Suisse, je retrouvais l'Une avec une joie inentamée, je la serrais dans mes bras sur le pas de la porte et emportais son sac en la menant vers le salon où je lui offrais un verre de vin. J'avais grande hâte d'entendre le récit des dernières péripéties de sa semaine, de sa pensée, je m'enchantais à l'avance des remarques surprenantes et fines qu'elle me rapporterait : je lui disais souvent, admi-